

Un point de vue anthropologique

Voici la totalité de l'interview de Jacques Généreux,
Revue Contre Pied n°23 *La compétition et l'EPS* p38 mars 2009.

Jacques Généreux, professeur à Science PO, auteur de nombreux ouvrages en économie et d'essais politiques, avait déjà accepté d'évoquer dans le Contre Pied 21 (EPS des choix politique quotidien) le risque de « mutations anthropologique » qu'il pressent dans notre société. Il vient d'achever un ouvrage sur le « socialisme » qu'il veut refonder. Il nous parle ici d'éducation, de l'enfant qui grandit, de l'homme, de la société, de ce qui les lie.

Jacques Généreux, la compétition est-elle un instinct naturel ?

L'être humain est une chose complexe, issue d'une longue évolution qui a laissé des traces importantes. Il n'est ni le compétiteur agressif, ni le rival systématique « naturels », décrits par certains discours, ni le coopérateur né, altruiste et toujours sociable avec ses contemporains, il participe des deux. Il y a très certainement un instinct d'agressivité qui participe à la compétition, qui contrairement à ce qu'on l'on croit, n'est pas un instinct d'agression mais un instinct de défense. Cela explique certaines prédispositions qui accompagnent la compétition et qu'on peut repérer dans la chimie même du cerveau. C'est le produit d'un processus qui nous a préparés à la survie. Dans le même temps et contrairement aux autres espèces animales où il y a des prédispositions naturelles contraires qui se sont développées pour juguler cette agressivité (parce que l'agressivité contre un prédateur c'est bien mais quand elle s'applique à sa propre espèce, à son propre groupe, ça peut devenir catastrophique), l'espèce humaine se distingue. Comme l'explique J M Pelt, grand biologiste, l'Homme, qui n'a ni la griffe ni la dent du prédateur et qui est désarmé n'a pas développé une régulation naturelle. Il s'est doté d'un mode de régulation sociale de son agressivité. C'est important de comprendre cela. Le type d'évolution humaine a fait que nous nous sommes spécialisés, nous nous sommes adaptés durant notre évolution, non à un écho système unique et particulier pour le maîtriser, y être le plus fort mais à des éco systèmes variés et différents, complexes. En nous spécialisant dans la communication avec autrui, dans l'échange, l'action collective, non « naturelle », nous avons développé des rites et des modes d'organisation sociale, des aptitudes à la coopération, à une vie commune très sophistiquées. Cela nous a donné les moyens de refouler l'agressivité interne au groupe, au travers d'un processus social. Par l'organisation humaine de la coopération, de l'échange, du don, j'insiste sur cet aspect dans mon livre mais surtout par la ritualisation humaine de la compétition, de la rivalité, nous nous sommes dotés de moyens de réguler notre agressivité, d'apprendre à détourner l'instinct d'agressivité qui est destructeur mais qui participe aussi au développement normal de l'être singulier.

Paradoxalement, entrer en compétition est-ce une façon d'entrer en relation, voire un mode de coopération ? ?

Dit comme ça, de façon un peu triviale, oui, entrer en compétition peut être un moyen de développer la coopération. L'exemple des jeux enfantins, que j'appelle la compétition ludique est éclairante et classique. Ils se disputent les mêmes jouets, se mettent en « compétition ». Alors on s'aperçoit, dans cette entrée en compétition sans rituel, sans code,

sans présence ni intervention d'adultes, qu'il y a très vite, ce que René Girard ¹, appelle un effet dominant/dominé. Quelques enfants, parmi les plus forts et les plus délurés, s'accaparent tous les jouets et laissent des miettes aux autres. Les enfants perdants vont alors décharger leur agressivité, leurs frustrations, non sur le ou les plus forts mais sur les plus faibles. Apparaissent ainsi dans les cours de récréation, dans les groupes d'enfants, des boucs émissaires, des souffre douleur.

Mais comme nous sommes toujours dans une société humaine, on continue de considérer (pour combien de temps encore ?) qu'il faut des adultes en nombre et compétents pour encadrer ces activités et donc éduquer les enfants. **Les éducateurs, les professeurs d'EPS ont donc pour mission d'intervenir, de réguler ces formes spontanées de jeu, d'entrer dans ces pratiques, de les ritualiser en écartant la violence et l'exclusion, en permettant et organisant un dévouement nécessaire de l'agressivité, en lui donnant une forme civilisée, humainement acceptable.** Il s'agit de permettre à la fois l'épanouissement individuel par un déchargement bénéfique de l'agressivité, et un bénéfice collectif en soudant le groupe. Tous les jeux de balle, du football au ballon prisonnier, qui organisent la conquête ritualisée d'un même objet merveilleux, participent à ce processus civilisateur. Au départ et très naturellement, chacun veut entrer en possession du ballon et d'abord le garder pour lui. Hors de la présence de l'adulte, de l'éducateur, l'activité débouche très vite sur une bataille généralisée. L'entrée en jeu par le biais de l'adulte, de la règle, de la norme dans l'activité va permettre que l'agressivité se décharge, non par des coups, des agressions mais par des prouesses et produise même du plaisir chimique au niveau du cerveau. Entrer en possession de l'objet désiré est une véritable source de satisfaction. Mais très vite, avoir le ballon nous lasse. Il nous intoxique en quelque sorte, on s'en dégoûte et c'est le fait de pouvoir, dans le cadre de la règle, en être dépossédé qui relance l'intérêt du jeu, le désir de jouer encore. Le sens profond du jeu et de la compétition est là. Garder le ballon tue le jeu, l'intérêt n'est pas là. Que ferait le dominant si plus personne n'était en mesure de lui convoiter le ballon, il s'ennuierait et l'objet merveilleux deviendrait banal. **Le passionnant du jeu, de la compétition réglés, c'est le fait que systématiquement, je peux être dépossédé de l'objet convoité et qu'il faudra donc que je le reconquière ; c'est aussi qu'ils nous font entrer totalement dans le mouvement de la vie, dans ce mélange d'excitation, de satisfaction, de frustration qui réaligne le désir.**

Dans le jeu, les enfants découvrent que l'extraordinaire, ce n'est pas, en l'occurrence d'avoir le ballon mais de pouvoir, tous ensemble et simultanément, le convoiter, le posséder, le perdre, le reconquérir encore, c'est de courir tous derrière le même objet. Ce qui les comble de joie ce n'est pas de posséder mais de jouer, c'est d'avoir, de perdre et de risquer. Contrairement aux apparences et à certaines analyses, ce qui les anime, ce n'est pas d'être le gagnant, ils découvrent le bonheur de la relation organisée et ritualisée avec autrui. Ils comprennent que l'essentiel humain, c'est que l'objet convoité circule sans arrêt entre les joueurs. Ils savent très vite que si l'objet est accaparé, il n'y a plus de jeu, que jouer l'emporte sur gagner, sur la victoire. La parabole, bien réelle du jeu, c'est ce que la compétition ludique peut avoir comme vertu de les faire entrer dans la socialisation, dans l'apprentissage fondamental et essentiel de la relation. Une compétition qui n'est pas seulement tendue vers la domination de l'autre peut être profondément satisfaisante. Cette compétition là n'est pas pour la possession, c'est une compétition pour la grandeur, pour l'honneur. On ne gagne pas pour la possession de l'objet ou du trophée, on joue et on gagne pour le sentiment de grandeur, de prééminence que cela procure. On est certes momentanément le plus fort, le plus malin mais ce trophée symbolique ne peut-être conservé, il doit être remis en jeu immédiatement sous peine d'éteindre la relation sociale. Le gagnant sait bien qu'il court le risque de perdre à la prochaine occasion de jeu. C'est « à charge de revanche », comme l'on dit. Quant au perdant, il accepte sa sous éminence parce qu'il la sait provisoire, momentanée. Il reconnaît sa défaite volontiers car la frustration qu'il

¹ Philosophe

ressent n'est que l'envers de ce qui lui donne l'envie, le désir de recommencer à jouer et gagner à son tour. C'est une logique de l'honneur.

Si la compétition n'est pas ritualisée, si le gain n'est pas remis en jeu et devient la source d'une accumulation de pouvoirs et de moyens supplémentaires pour encore plus gagner, alors on entre dans un processus pervers qui détruit la compétition, qui a besoin pour exister, d'égalité des chances t. Si la compétition n'offre pas à chacun une chance raisonnable de pouvoir gagner, c'est alors un jeu de massacre !

Le sport de haut niveau, médiatisé, « financiarisé », échappe t-il au processus évoqué dans la réponse précédente ?

La réponse est évidente, oui.

Les sociétés humaines ont besoin, à cause des effets dévastateurs possibles de l'agressivité et de la compétition, d'utiliser le sport et le jeu pour détourner l'agressivité vers des modes d'expression symboliques, vers des objets de grandeur symbolique qui ne portent pas à conséquences sur la répartition des biens, sur l'organisation de la société humaine. **Si on laisse la compétition se débrider dans des jeux qui débouchent sur l'accaparement de biens et de richesses, on est dans la perversion du jeu avec des conséquences sociales dramatiques en termes de justice et d'égalité.** On a donc intérêt à ce que la compétition reste dans un espace essentiellement symbolique. Faire que notre instinct de compétition se déverse dans le champ social et économique est socialement dangereux et inefficace. La seule compétition qui vaille est celle pour la grandeur et l'honneur

Même si on prétend le contraire, la science économique démontre que la coopération est toujours supérieure à la concurrence. Si actuellement la concurrence se développe plus que la coopération, c'est parce qu'elle a un avantage: elle est simple et pratique alors que la coopération prend du temps et de l'énergie, c'est difficile. La rationalité et l'égoïsme devraient conduire à la coopération, à l'entente et non à la compétition. Des concurrents économiques égaux en force ont intérêt à se mettre d'accord et non à s'opposer pour se partager le gâteau.

Pendant des dizaines de milliers d'années, plus sans doute, dans les micro sociétés de cueilleurs et de chasseurs, pour leur bien, le gagnant s'est contenté de la médaille, des honneurs, d'une éventuelle gratification sexuelle et c'est tout. Le sport moderne, du fait de l'argent devient une compétition entre des entreprises capitalistes en recherche du maximum de profits. Le « marché » des sportifs devient un marché d'un travail haut de gamme où on attire les meilleurs par la compétition salariale ; on sort dès-lors d'une compétition ludique qui a pour moi les plus grandes vertus humaines pour les raisons déjà évoquées. Elle a aussi une valeur d'exemple pour la forme de rivalité intelligente, ludique qu'elle institue, qui bien-sûr, libère de l'agressivité mais donne aussi à voir des êtres humains qui s'épanouissent dans une activité créatrice. Dans la victoire sportive, jamais vraiment pour de vrai, toujours éphémère, la joie, l'exubérance sont bien présentes mais très vite le trophée conquis doit-être remis en « jeu »... pour que le jeu reprenne. C'est finalement plus l'amour du jeu que l'attractivité du trophée qui domine. Quand vous introduisez la maximisation du bénéfice ou du salaire dans ce système, ça brouille les cartes et à ce moment là toutes les dérives sont possibles. La fin dès lors justifie les moyens et vient contrarier l'expression de de Coubertin : « participer, plus que gagner » qui reste une vérité anthropologique fondamentale. L'appât du gain, l'obligation absolue de résultat, l'accumulation d'argent, bousculent la compétition ludique. Les clubs riches sont de plus en plus en situation de toujours gagner, de recruter les meilleurs. Ils se constituent des avantages cumulatifs qui vont totalement détruire la véritable compétition et la réduire à quelques grands clubs. C'est ce qui différencie d'ailleurs le sport

du vieux continent, de l'organisation du championnat américain où l'on redistribue le gain des compétitions dans un pot commun qui permet de redonner de l'égalité des chances.

Le parallèle établi, dans le discours sur l'entreprise, entre la compétition sportive et la compétition économique est-il fondé ?

Non, c'est une imposture. Cela fait partie des techniques managériales en cours.

D'un côté on a la parabole de la guerre économique, un vocabulaire guerrier qui veut persuader les salariés qu'ils combattent des ennemis, souvent étrangers, dans le cadre d'une guerre économique mondiale. Il s'agit de coloniser l'imaginaire des salariés et de les amener à être prêts à tout pour défendre leur entreprise, aux sacrifices. **Chacun comprend la manipulation qui s'opère ici et les buts recherchés. Le travail devient une question de vie ou de mort. On plonge les salariés dans un climat de compétition sauvage.**

De l'autre côté on utilise les valeurs du sport pour remettre un peu d'humanité dans la souffrance au travail. On présente la guerre économique comme un jeu, on met du ludique de la solidarité dans le labeur. On emprunte le sport. La supercherie est la même que si des généraux envoyant des soldats à la mort réussissaient à leur faire croire qu'ils se rendent à un match de football. C'est seulement après le match qu'on découvre la farce macabre et que ceux qui sont restés sur le « terrain » sont morts pour de vrai. L'imposture est donc double. La compétition économique n'est pas du tout pour l'honneur, pour le plaisir et le « but de guerre » est l'accumulation du profit, qu'il n'est jamais question de « remettre en jeu ». On le garde, non pour le distribuer aux « joueurs » mais pour l'attribuer aux « commanditaires » du « match ». En s'appuyant sur le discours sportif on incite les gens à tolérer la pire des formes de compétition, celle qui n'a pas de vertu, en termes de développement personnel et d'harmonie sociale, pour encore plus éliminer les autres compétiteurs. **Dans ce « sport » là, il s'agit de liquider, de détruire pas symboliquement mais pour de vrai les « adversaires ».**

Que penser d'une Ecole qui depuis quelques temps survalorise l'individualisme et l'autonomie ?

Ma réflexion sera paradoxale. L'autonomie des individus est souhaitable et nécessaire mais elle n'existe pas naturellement, nous naissons dépendants, dans l'hétéronomie la plus totale, façonnés et déterminés par notre environnement, en particulier familial et social. L'autonomie absolue n'existe pas. Personne ne peut prétendre être « autonome ». Par ce qu'il a reçu, parce qu'il a acquis, l'homme n'est que relativement autonome. Être autonome, c'est d'abord prendre conscience de cette dépendance, que la société, la culture, la famille, participent à cette marche vers cette nécessaire autonomie qui est incontestablement une valeur moderne. Emancipation, liberté ne peuvent être construites que par l'éducation. Mais je comprends le sens de votre question. Une éducation trop centrée sur l'autonomie et l'individualisation pose de sérieux problèmes et je vais dire pourquoi mais ce n'est pas pour remettre en cause l'exigence d'autonomie. Le paradoxe est complet car le meilleur moyen d'atteindre l'autonomie des enfants, c'est peut-être de ne pas trop la rechercher et surtout ne pas rabattre les oreilles de nos enfants de « l'individu », « de l'individuation », de l'autonomie, qui ne sont que des mots générant des fantasmes. **Et d'abord celui mortifère de l'individu autonome qui serait entrepreneur, acteur solitaires et maître de sa vie, qui ne devrait rien à personne.** Ce que je montre dans mon prochain livre, au travers de ce que nous apprend l'éthologie humaine, la neurobiologie, la pédiatrie, c'est que la construction de la liberté de l'enfant est une construction sociale qui ne se fait pas en déliant l'individu des autres mais au contraire en apprenant à nouer de plus en plus de liens divers et originaux, des liens qui libèrent, qui délient en quelque sorte. Le petit enfant ne s'autonomise de sa mère qu'en étant profondément lié à elle, assuré de sa présence protectrice. Les enfants qui ont eu ce lien fort avec leur mère sont ceux qui

s'envolent le plus vite et le mieux du nid. Cet attachement sécurisant et libérateur, c'est la fusion et l'affection totale mais sans enfermement. L'enfant rassasié d'affection et de sécurité, peut s'éloigner car il sait qu'il retrouvera cette atmosphère affective, sécurisée et bienveillante. Il s'émancipe alors, non par déliaison sociale mais par un mécanisme d'attachement/détachement qui l'autorise et lui permet de s'attacher à d'autres personnes.

En grandissant, c'est la même chose. Le jeune, l'adolescent dans cette situation de sécurité va pouvoir progressivement se détacher de sa mère, de sa famille, pour aller à la rencontre de la différence, des autres, ouvrir son champ de relations, le diversifier. Au fur et à mesure qu'il développe et enrichit ses liens, (c'est la multiplication des cercles d'amitiés et de connaissances), il s'engage dans la construction de sa liberté, de son indépendance. L'Ecole, comme lieu d'éducation, si elle parie uniquement sur « l'individu » et « l'individualisme », si elle ne met dans la tête des enfants, que la performance individuelle, le résultat, la responsabilité personnelle, l'évaluation individuelle, alors cela devient un travers éducatif socialement dangereux. Elle prend le contre-pied de cette construction sociale qu'est la liberté. Elle fait l'inverse de ce qu'il faut faire. On ne devient pas citoyen, responsable et sociable en se construisant comme des individus seuls. C'est le contraire. C'est dans la coopération, la solidarité, le travail collectif, d'équipes, que les enfants vont apprendre à être libres, autonomes et responsables.

Si vous partez de cette fausse conception de l'autonomie, vous obtenez des individus imbus d'eux-mêmes, sauvages, frustrés, finalement victimes d'une grande souffrance psychologique, pas très sociables et qui n'auront de cesse que de reproduire ce modèle d'éducation pour les autres. Je ne suis pas en train de vous dire qu'il ne faut à l'Ecole, que du collectif. Tout est dans l'alternance, la mesure. C'est pourquoi il faut se pencher sérieusement sur la façon dont, dès le plus jeune âge, on se construit. Bien-sûr, la solitude, l'effort individuel, l'engagement personnel, ont toute leur place dans le procès éducatif mais ils doivent être enchâssés dans des perspectives collectives et un cadre commun. Cela vaut pour la vie et l'Ecole. Vous comprenez, la responsabilité individuelle pour un enfant, ça ne veut rien dire. Qu'est-ce que la liberté pour lui qui n'a pas choisi de naître, ses parents, sa famille, son pays, sa langue, son école, ses maîtres... Il faut cesser de dire n'importe quoi à cet égard ! **C'est en prenant conscience de tout ce qu'il reçoit des autres, de la collectivité qu'il grandira et deviendra autonome, responsable, un être équilibré, apte à être et à agir avec les autres et bien-sûr pour lui-même, avec une claire conscience de la dette incommensurable qu'il a envers la société, jamais remboursable, perpétuelle et qui le lie à la société.** C'est une alliance où on ne finit jamais de rendre à la société, où la seule façon de rendre, c'est de donner soi-même à la société, de faire un don. C'est une alliance perpétuelle entre les humains.

Le mythe « hyper moderne » de l'apprentissage de l'individualité est un leurre, cela existe en nous suffisamment, on n'a pas besoin de le développer. Le désir d'être, de se singulariser est là. Il suffit de ne pas le réprimer. C'est la multiplication des cercles de connaissances qui permet d'être soi, qui donne aussi la capacité à s'opposer, à refuser, à vouloir changer d'espace, de fréquentation, à faire des choix, donc qui rend libre. Vivre dans un seul cercle c'est la porte ouverte à toutes les violences, à tous les sectarismes.

Pourquoi une investigation scientifique, de type « anthropo-archéologique » pour refonder la politique. ?

Votre question est absurde... Pourtant je la comprends et je vais y répondre. C'est vrai qu'il n'est pas commun aujourd'hui, lorsqu'on dit vouloir réfléchir à la politique, de s'intéresser à l'anthropologie, plus largement à la science. On voit rarement des ouvrages de

philosophie politique consacrant du temps à savoir comment on devient un être humain, comment on grandit, comment on vit en société ?

Ma démarche se veut originale mais c'est la seule possible. Comment pouvez-vous entrer dans la philosophie politique sans vous interroger sur la nature humaine, sur ce qu'est la société, sur ces êtres qui sont censés vivre ensemble et donc sur la façon dont ils peuvent bien le faire ? Comment produire ce discours sans chercher à voir, comment ils œuvrent ensemble, quelles sont leurs aspirations, leurs mobiles de vivre et d'agir, la façon dont ils s'y prennent pour faire « société » ? **Une philosophie politique digne de ce nom doit reposer sur l'anthropologie, sur l'état des connaissances qui donnent à voir ce que sont les hommes**, quels sont leurs « commerces », leurs systèmes de relation, leurs interactions, sur un inventaire de l'humanité. C'est pourtant la tradition et la doctrine de la philosophie politique. C'est d'ailleurs tellement vrai, au-delà des apparences, qu'en fait tous les discours politiques actuels, quand on les observe attentivement, révèlent leurs fondements anthropologiques, philosophiques. Mais ils font tout pour le cacher, ou encore ne pas l'avouer. Tous les discours politiques contemporains et particulièrement « libéraux », reposent sur des conceptions de l'homme et de la société qui sont dissimulées et donc non débattues.

En fait je me lance plus dans un travail d'archéologie politique qu'anthropologique. Je déblaie pour trouver les fondations, je cherche en dessous de ce qui est visible. Et l'on trouve, l'on remonte, les valeurs, les principes explicites ou non, jamais exprimés qui organisent la cohérence du discours néo libéral en particulier. Mais on découvre aussi que la maison est construite sur du sable, que les principes en question sont faux et contradictoires avec l'état des connaissances scientifiques accumulées et établies, qu'on s'empresse, pour certains de nier et pour d'autres, d'ignorer. Je veux rassurer ici ceux qui s'inquiéteraient de me voir vouloir promouvoir un discours politique par le biais de la science.

Je m'explique donc. Sur le terrain des principes et des valeurs la démarche scientifique est pertinente, elle a toute sa place. En revanche au niveau des mesures, des choix concrets, seule la politique, la délibération démocratique ont leur place. Il y a en effet 36 manières de mettre en musique des principes généraux. Rien n'est plus démocratique qu'une doctrine politique éclairée par la science. Rien n'est plus anti démocratique que le discours qu'on tient aujourd'hui et qui dit qu'il n'y a aucun intérêt à discuter les principes, les valeurs. Dans cette logique, on pourrait en quelque sorte, penser ou dire n'importe quoi, tout se vaudrait. Discours, qui en plus prétend que s'agissant des mesures concrètes: « elles ne se discutent pas non plus » car leur fondement serait « scientifique » ou « naturel ». Ainsi la capitalisation des retraites, la baisse des intérêts relèveraient de ces explications. C'est de la manipulation ! Dès lors le débat est interdit à tous les étages ! On « scientifise » l'économie en affirmant des lois qui n'en sont pas. Je m'insurge devant cette situation et je propose le contraire. On ne peut pas non plus, par exemple, fonder la politique libérale actuelle sur le principe de la responsabilité individuelle parce que ça n'a pas de sens anthropologique, c'est même un non sens. L'individu est coresponsable de lui-même mais aussi des autres, nous sommes tous responsables de tous. La philosophie individuelle des libéraux est une vaste mascarade qui vise à mettre dans la tête des gens, que puisqu'ils sont totalement responsables d'eux-mêmes, tout ce qu'il leur arrive est de leur propre responsabilité. C'est une façon de nier la société, que nous sommes aussi responsables de ce qui arrive aux autres. Ce principe est faux. Si vous me demandez comment dans une politique pénale juvénile je fais des choix, j'aurais certes des pistes issues des principes, par exemple aller plus dans le sens de l'éducation que de la répression mais la position politique ne peut découler que d'une délibération collective et démocratique. La science ne peut se substituer à la politique mais elle peut aider.